

PREMIERS POÈMES

1975 - 1992

II/ PREMIERS POÈMES I



Mademoiselle Coccinelle, encre sur papier calque
© Xavier Hiron, vers 1978

Premiers poèmes I

Poèmes d'adolescence maintes fois retravaillés ultérieurement, formant le début d'une activité routinière d'écriture de l'auteur, ces pièces furent rassemblées a posteriori pour leur tenue d'un niveau comparable, malgré des sujets qui peuvent sembler disparates. Écrites au gré des circonstances, il s'en dégage cependant le sentiment d'une unité naissante.

SOMMAIRE

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992	22
PREMIERS POÈMES (première partie)	22
26- À Dieu (10)	22
27- Pour demain (25) diffusé	23
28- Faim du monde (14)	24
29- Le songe poétique (14)	24
30- L'amour enfant (14)	25
31- La cadence des chaînes (20)	26
32- La jeune juive et le berger mort (41)	27
33- Le cœur volé de l'homme (32)	28
34- La guerre oubliée (32)	30
37- Tentation de l'alliance (16)	30
38- Le rêve d'une ronde (13)	31
39- Exhortation ancienne (22)	31
42- Sur la hauteur des cimes (16)	32
43- Poésie (18)	33
63- La mort renouvelée (27)	34
44- Hommage aux chansonniers (25)	35
46- Aux enfants de Colombie I (12)	35
47- Aux enfants de Colombie II (25)	37
48- Exode sur le sable (29)	38
94- Neige ancienne (23)	39
50- Le conquérant (25)	40
51- En voyage (34)	41
52- Le jeu, la chance (24)	42
53- Le dénouement (20)	43
57- Lire son destin (30)	44
59- Introduction pour un surréaliste I (23)	45
61- À Maria de Nasca (34)	46

Premiers poèmes I

65- Pour une amitié (10)	47
68- Litanie pour un peuple (36)	48
69- Le livre des promesses (19)	49
71- Polir la terre (23)	50
72- On a perdu Vulcain (20)	51
73- La muse au cimetière (23)	51
74- Vision de prince (11)	52
75- Du fond de ma naissance (33)	53
78- Cérémonie (26)	54
81- Une ville babylonienne (23)	55
82- Une ville princière (16)	56
84- Les murs (14)	56
85- Un chant (13)	57

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

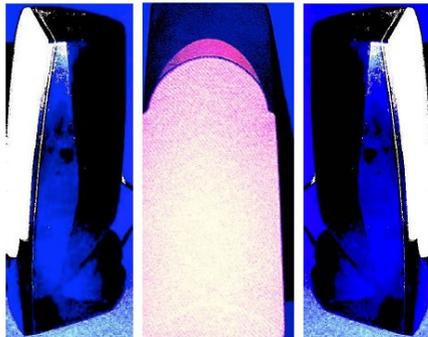
Peut-être existe-t-il une ville princière
Perdue au-delà des prisons de nuages ?
Ou d'autres lieux passibles qui couleraient
Tranquilles, sous un soleil laqué ? Une ville
Purifiée par une onde enfantine et touchante ?

De ces plaines ouvertes et peuplées de figures ?
De ces formes soumises aux vœux d'une nature ?
Des vallons simplement inclinés sous nos pieds ?
De ces rochers timides, lancés à l'assaut des nuées
À jamais libres : ô roches fissurées d'amour !

Et des pluies, encore ? De longues pluies versées
D'un immense creuset d'où s'arrose l'albâtre ?
Une fraîche demeure pour nos deux corps discrets ?

Peut-être existes-tu, ô ville sans rempart
Et sans porte à cerner ? Sans atmosphère sèche ?
Comme un lieu immuable où l'on voudrait rester ?

82- Une ville princière (16)



Statuaire © Xavier Hiron 2022 (en résidence)

*Une ville princière, carte-poème en résidence n° 48
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022*

Premiers poèmes I

PREMIERS POÈMES 1975 - 1992

II/ Premiers poèmes (première partie)

À Dieu, mon affection.
À Dieu, mon respect d'un homme courbé.
Mon respect d'un homme modelé
Dans la boue du fleuve Gange.
Tout respect, tout recueillement, à lui.
À lui, toute ma solitude farouche :
Mes sauvages désirs
Et cette large roue enivrante et profonde !

À Dieu, cette affection.
À vous, ma poésie d'amour.

26- À Dieu (10)

Pour demain, j'écrirai un poème
Avec toutes mes forces accumulées.
Pour demain, avec mon cœur et mon corps qui militent
Comme un simple bûcheron du temps.

Pour demain, mon passé creuserai
De mes doigts lourds et gris.
Pour demain, avec mes mains aveugles
Que je poserai sur vos têtes
Pour caresser plus que l'amour : une confiance.

Pour demain, je soignerai ma tenue et mes vers.
Et je les lisserai comme les plumes d'un cygne blanc

Premiers poèmes I

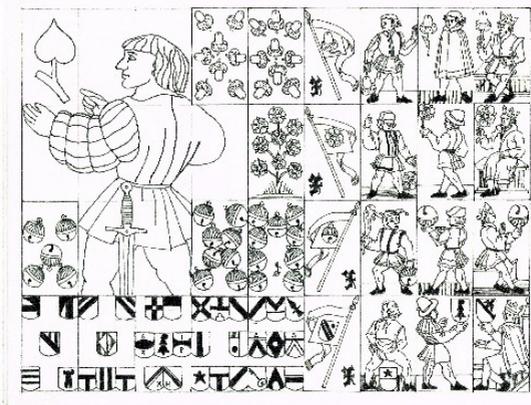
Ramassées un hiver le long d'un lac heureux
Au cours d'une marche défilant les berges.

Pour demain, j'écrirai ce poème.
Puis nous nous retrouverons :
Tous, parmi les branches nues.
Tous, autant que nous étions
Fils d'une adolescence.

Pour demain, je ressusciterai
Ces braises que nous étions.
Nous qui nous brûlions mutuellement
À nos propres cerveaux...

Car demain, je m'en irai
Avec pour tout bagage
Ma pléiade de souvenirs.

27- Pour demain (25)



Jeu de cartes revisité, gravure sur papier © Xavier Hiron, vers 1988

Posé là, il est de neige.
Coulent ses larmes de sables.

Premiers poèmes I

Brûle la lumière, les cierges
D'une mère admirable.

Un cri seulement s'évade
Alentour. Oh oui, toi !
Toi qui t'élèves en cascade
Vers de riches richesses flétries
Sois le reflet d'un corps
Ou celui de l'oubli.

Un reflet qui osa.
Qui s'assit, s'endormit.
Triste reflet qui meurt
Et côtoie l'infini !

28- Faim du monde (14)

Des déesses, soudain, et des dieux m'apparurent.
Au Levant, de pâles contrées, dans la grisaille
Attirèrent ma raison jusqu'au fond des entrailles
De fleuves libertins aux passions impures.

Qu'au zénith, enfin, tu t'enflames, mon âme !
Que tu épouses la lumière et tous ses rayons !
Car rien n'est plus sublime dans l'air, ni plus subtil
Que le son de nos rêves hurlant comme une lame.

Paysages, chantez vos ténèbres levées !
Cette image souvent à mon cœur se révèle
Quand Noé délivra ses mille colombes belles...

Qu'au réveil s'embrument les chants, les danses gaies.
Qu'ils s'embrasent, les jours, que voyage le temps
Pour nier ta puissance, ô poète dormant !

29- Le songe poétique (14)

Premiers poèmes I

Des tourments. Puis une vague brise tourbillonne.
Aux confins de la raison plane le brame.
Puis une onde s'élève, afin que tout résonne
Tel un Amour enfant, vil meurtrier de l'âme.

Tempête de lumière où règne le diamant :
Les doux vents de l'ivresse y parlent ardemment
De tant de plénitudes... Et louant les espaces
Voguent vers l'infini, ne laissant nulle trace.

Tous les Pygmalion qu'à mesure on détruit
Figurent des triomphes, apaisent nos ennuis
Et le cortège gris des nuages vieillit.

Puis à l'aube, mourant, paraît l'Amour enfant
Qui d'un doigt le chemin vers un noir soleil trace.
Il dit : « Navigue à l'infini, ne laissant nulle trace. »

30- L'amour enfant (14)

La cadence des chaînes par l'entremise du temps :
Bruits infernaux. Te souviens-tu, amie
Des arbres sur la route, pâles et effrayés ?
Des lampadaires râlaient sous de maigres lumières.

Tout était raide et blanc - tout est cassant l'hiver -
Et les branches marquaient au ciel leur port brisé.
Toutes droites et grises, des routes se raidirent
Vers des collines où des croix prirent racines.

Puis un ruban aux noirs reflets se plia, perdu
Derrière un paysage. T'en souviens-tu, amie ?
Nous regardions alors, sans force ni puissance
Par la fenêtre d'ombre et de rouages.

Premiers poèmes I

La mécanique des engrenages s'usait.
Elle s'épuisait lentement dans l'air épais.
Dis-moi, étoile, note figée, déchirure du ciel
Quelle heure est-il en France, à Paris ou ailleurs ?

Neuf heures, dix heures peut-être ? Plus loin, minuit ?
Mais ici, rien. Car tu es repartie
Réchauffer de tes pas la longue route blanche
Me laissant seul auprès d'un feu tremblant.

31- La cadence des chaînes (20)

Comme un léger tremblement de paupière
Le vent a levé ses voiles pesantes
De tissus épais. Un vent lourd a roulé
Ses longues peaux de laine brute
Sur la forme défaite : avec, tout près
Un doux bruit de troupeau réveillé.

Au loin, une tribu nomade marche déjà
Dans le silence du temps. Elle marche.
Rouge est le sable de la piste.
Rouges sont les chameaux et leurs harnachements.
Rouge le ciel, aussi, qui pose sa chaleur
Sur les images du sol. Le visage calme
De la jeune juive est brun, mais fatigué.

Ce ne sont que deux grands yeux perçants
Qui caressent le sable de la dune.
Et c'est un chant soudain ! Un chant
Large et pressant jusqu'à l'eau profonde.
C'est un chant vivifiant pour la jeunesse
La fraîcheur et la découverte.

Sans un cri, sans effort, de lourds oiseaux
Passent longuement : une flèche suspendue
Dans le fort battement d'un air immobile.

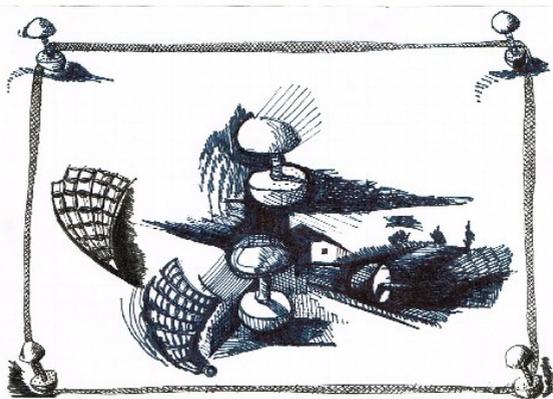
Premiers poèmes I

Elle, son corps baigne dans le triste remous
Que modulent ses hanches qui glissent lentement
Sur cette nappe fraîche d'une eau fluide...
C'est l'heure où l'on entend couler la bécasse
Au loin, dans les roseaux. L'heure
Où mille bourdonnements montent lentement
Près d'une eau sourde. Alors, doucement
Sa tête se lève aux bruits répandus.

Elle saura bientôt cette forme singulière
Aux contours si calmes, à l'allure adoucie.
Cette pâleur tranquille des fleurs qui ont fané.
Et ce visage, aussi, de marbre poli
Aux traits bleuis et pourtant détendus.
Ce visage du ciel aux reflets infinis.

Dans le vent, elle approche, le corps ruisselant.
Elle approche, les yeux tirés et, à la gorge
Ce sanglot qui déjà perle
Prêt à pleurer cet amour inconnu.

32- La jeune juive et le berger mort (41)



Paysage aux poulies, encre sur papier © Xavier Hiron, vers 1988

Premiers poèmes I

Toi, assis sur une souche verdie
Entre un serpent qui siffle et un chat endormi.
Toi, les mains crispées sur ton bréviaire vieux
Aux fortes pages raidies.
Toi, les doigts recroquevillés sur ta tête brûlée
Par la force des jours, la pâleur de l'été.
Toi, le masque de feu, la face des vieillards
- cette pierre flétrie de l'histoire -, regarde.
Relève ton capuce, réveille ton visage. Écoute.

« Malheur à celui qui n'a pas entendu
Courir au loin le rire des lutins.
Avec leurs pas fuyants et leurs gestes de nains
Ils courent d'une course craintive
Dans le silence de l'hiver.

Ils vont par la nuit éternelle
Criant de leurs voix grêles, comme des oies sauvages.
Ils vont et sautillent, nombreux ou solitaires.
Couverts de neige - une multitude... -.
Puis s'arrêtent parfois près des maisons de bois
Jouant avec tous les enfants de verre.

Ainsi, ils vont et crient
Portant dans leurs mains blanches et fines
Le cœur alangui de l'homme.
Ils portent ce pur joyau
Couvert d'un monceau de rêves paisibles
Sous un amas de paille chaude.
Lui, humble dans sa petite gloire défaite !

Non, ce cœur ne fut pas dérobé.
Doux miracle du feu, il fut mis à l'abri.
Non, ce cœur ne s'est pas envolé. »

Toi, assis sur une souche verdie
Ne souris pas aux légendes anciennes.

33- Le cœur volé de l'homme (32)

Premiers poèmes I

Enfin, des fumées dissipèrent le silence.
Des tombes se creusèrent. Alors, s'ouvrirent les oubliettes.
Puis l'on planta des baïonnettes
Pour que viennent s'y empaler les violeurs de mémoire.

Tout au fond de puits noirs, des flaques de sang verdissent
Qui exhalent leurs parfums de chairs vives et labourées.
Dans des odeurs d'huile et de cendres séchées
Se consomment des corps.

Des braises rougeoyantes, limpides et vivaces
Semblent vouloir geler dans un grand froid venu des pôles.
Sur la colline, seule une large bâtisse de marbre blanc
A posé ses volets.

Un lent cortège passe, têtes baissées. Qui entend ?
Mais la voix des enfants, comme des sons sculptés
Persiste, tel un doux bruit de sable remué...
Près de la longue table de chêne, des chemins qui se sont égarés :
Mais qui les parcourt encore, tandis qu'un haut soleil transpire
Au-dessus des marais ?

De part en part, des pistes déchirent les champs.
Ces pistes longent les plaines brunies
Que maudissent ainsi les plus grandes familles.
Et quand l'astre s'essouffle et meurt au loin
Tout contre lui viennent buter, telles des sentinelles
Des mâts bien droits et alignés.

Des colonnes d'hommes veillent. Piquets froids de la torture
Ils retiennent les vents que fusille un écho.
Mais qui - oui, qui ? - à cette heure de tristesse accomplie
Racontera l'Histoire sans avoir vu vieillir
Une clôture, ni rouiller son acier ?

Car au creux même des mémoires, déjà
Ceux-là attendent des ripailles où prendront place

Premiers poèmes I

Incidentement, de lourds oiseaux de proie.

34- La guerre oubliée (32)

J'admirais ces marins partis sur des radeaux
À la rencontre du monde. Aux cauchemars violents
Au-dessus des marées aux houles maléfiques
Je me suis vu pendu - ces mats imaginaires -.

Et je criais alors, écartelé au faite des navires.
L'œil inquiet sous l'orage, guettant au creux fragile
Une île émerveillée. Je débarquais ainsi
Moussaillon solitaire ou marin résigné.

Mais très antique citoyen qui déjà se voyait
Engagé sur la voie d'authentiques naufrages
De noires rêveries... ! Ainsi, je suis parti.
Heureux, pourtant, sans carte ni outil

Pour souffrir et m'offrir toujours.
Je me vois maintenant sous l'égide d'un dieu
Englouti mais vainqueur et un glaive à la main.
Sa douce voix me dit : « Signons l'acte d'alliance. »

37- Tentation de l'alliance (16)

J'ai peur, je crois, des feux brûlant la nuit
Et les ténèbres de la terre. J'ai peur, le soir
Et m'effraie bien souvent
Quand fuient les eaux qui coulent.
Ou quand roulent les boues... J'ai peur.

Rougeoyantes lumières, ondoyants feux du monde
Que de calme troublé. Que d'ébats, pour quel roi ?

Premiers poèmes I

Fumées. Fumées si haut jetées que distille ma langue :
Quel caveau à venir et pour quel faux mystère ?

De terribles volcans dans la bouche de l'homme
Nous font une guerre grossière... Calme.
J'ai besoin du repos. Calme. J'ai besoin de la terre.
J'ai besoin d'une ronde - oh, tant besoin d'une ronde !

38- Le rêve d'une ronde (13)

Écoutons la poésie.
C'est le verbe d'antan.
Il emplit l'air.

Écoutons la poésie.
C'est le verbe qui
Telle une flèche infatigable
Déploie son long jet froid
Dans la nuit de demain.

Il crève le silence.
Emplit nos membres d'une sève.
Et son cri envoûtant
Nous met en mouvement.

Écoutons la poésie.
Écoutons son vent léger
À peine perceptible
Qui se lève les soirs
Où il fait grand calme.

Écoutons.
Alors nous marcherons.
Alors nous chanterons
Sur tous les méridiens
De la grande machine !

39- Exhortation ancienne (22)

Premiers poèmes I



Trame de tissu, encre, crayons à papier et de couleurs © Xavier Hiron, 1990

Bientôt, je reprendrai la lyre abandonnée
Et la flûte d'Orphée, et les mots doux rimés.
Puis je revêtirai la tunique légère
Et les pas des bergers sous des senteurs de myrte.
De lointaines paroles, modulerai les sons.
À de trop lourds oublis, rendrai une raison.

Si pour porter ma course folle jusqu'aux névés
J'ignore les sentiers. Si je suspends mon vol
Entre les arbres et les ruisseaux, pour toute éternité.
Si j'écoute les chants aux détours du printemps
Sur une pierre d'eau. Si je me couche plus souvent
C'est pour mieux m'appliquer sur le corps les baisers
Du vent doux. Et pour que vive le rire - ce rire qui pétille -
Quand se lisse une source à l'écueil du grand large.

Alors, sur le très haut faite des cimes
Plus aucun vide n'existera où l'on voudra marcher.

42- Sur la hauteur des cimes (16)

Premiers poèmes I

Poésie :

Sécrétion du cœur, instrument de la parole.
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :

Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, mais je crains cet amour.

Pourtant, je bois le thé quotidien, enivrant et subtil
Que l'appel des montagnes et des bois odore.
Et là, je goûte la lumière, sur le ciel, sur la terre
Que mes yeux distillent à travers le jour.

Poésie :

Sécrétion du cœur, instrument de la parole.
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :

Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, et j'aime cet amour !

43- Poésie (18)

Poète, ta mort est proche.
Ta mort, tu la connais
Telle une tache violente
Où luirait toute cette espérance
Que lancent chaque soir
À ton front les étoiles !

Ta mort, tu la chéris
À chaque heure qui frappe
À tes paupières grises.
Ses coups de sang résonnent

Premiers poèmes I

Contre la lame de ton lit
Lorsque tu t'éternises...

Mais ton rêve n'est pas bon.
Chères beautés
Empoisonneuses de jours :
Tes oublis dispersés...

Ta mort toujours renouvelée
Est comme un clou planté
Dans ton cœur lacéré.
Et qui à chaque nuit
Te serait de nouveau arraché !

Car ta mort est cette feuille :
Ton souffle réveillé.
Mais chaque matin sait
Au plus fort de ta destinée
Que ton nom, déjà
N'est plus des lèvres le côtoyé.

63- La mort renouvelée (27)

Avant lui, il y eut l'autre.
L'autre, le plus grand
Qui fit trembler la foule.
Et après lui est mort Brassens.
Les chansonniers meurent en automne.

Avant l'absence régnait la vie.
L'amour, la force de combattre
Où vacillaient nos cœurs.
Après la vie est morte l'absence.
Les chansonniers meurent en automne.

Pas le silence. Mais pas de bruit.
Ni la détresse, ni le malaise :

Premiers poèmes I

Pas un seul cri d'argent !
Rien qu'une pipe sincère...
Car ceux qui partent sont en voyage.
Ils nous lèguent leur voix
Que très provisoirement.

Depuis, je sais avec Pablo
Que les cygnes ne chantent pas en automne
- ne chantent pas quand ils meurent -.

Avant lui, il y eut l'autre.
L'autre, le plus grand
Qui fit trembler la foule.
Et après lui est mort Brassens.
Les chansonniers meurent en automne.

44- Hommage aux chansonniers (25)

I

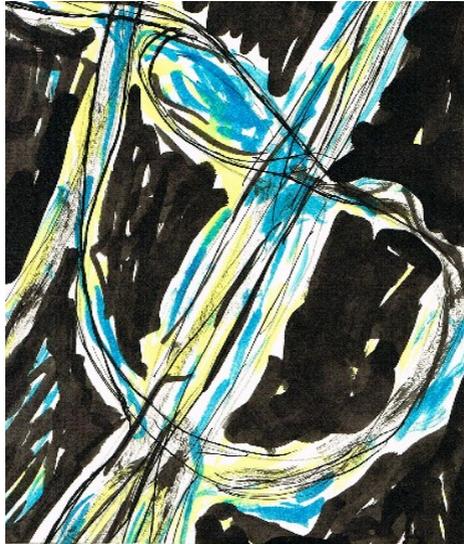
Enfants de paradis
Ou enfants de misère
S'étiolent dans la nuit
Et dans le tendre hiver.

Bravez votre désert
Mangez votre pain noir :
Demain le temps sévère
Donnera un long soir.

Enfants de paradis
Ou enfants de misère
S'étiolent dans la nuit
Et dans le tendre hiver.

46- Aux enfants de Colombie I (12)

Premiers poèmes I



Couleurs de neige I, encres sur papier © Xavier Hiron, 1977

II

Couvertes de brouillard, des formes s'activent.
Des formes effacées aux membres étirés
Comme de simples contours lancés d'une main distraite.
Ces formes qui déjà trônent et prennent sur leurs doigts
Leurs petites têtes qui pensent
Que le son des pianos est peut-être irréel.

Ces formes pensent, qui vont s'asseoir un peu plus loin.

Ces formes somnolent, parfois, veillées par la bougie
Sous des monceaux de toiles brunes, tendues parmi les pierres.
Si elles s'endorment alors, vaincues de froid
Ce n'est que d'entendre une pluie bercer leurs hauts murs effondrés.
Et elles dorment ainsi, les yeux très largement ouverts
Guettant la nuit au rythme imaginaire d'une harpe ancestrale.

Premiers poèmes I

Ces formes qui s'endorment, et puis retombent un peu plus loin...

Puis au grand jour, pour une chevauchée sauvage
Elles s'assemblent en troupeaux. Car elles grimperont bientôt
À l'assaut des remparts, parmi la multitude des brumes livides
Pour tenter d'arracher une plante qu'elles ne vont pas trouver.
Formes aux rires éperdus, aux larmes rendues à l'agitation de la ville.
Formes qui reprendrez les pistes froides de la veille
Vos ongles se ficheront dans la corne durcie de vos mains.
Et vous frissonnerez, alors, sous de maigres ardeurs
De tout vos petits êtres frères... !

Et ainsi jusqu'au soir, jusqu'à la nuit complète et noire
Vos formes iront errer. Iront mourir un peu plus loin.

47- Aux enfants de Colombie II (25)

Que cherchent-ils ? Que cherchent-ils vraiment
Avec leurs bras tendus et leurs pas égarés ?
De leurs voix si brûlantes, sous un jour étranglé ?
Près des pistes si longues, que cherchent-ils vraiment ?

Je vois leurs fins visages, leurs sourires défaits.
Ces longs regards furtifs, et sans force pourtant.
Et leurs corps agressés sous des pluies fatiguées.
Leurs pas incontrôlables qui s'épuisent souvent
Aux chemins de traverse : que cherchent-ils vraiment ?

Ces corps couverts de cris sous des draps de poussière.
Sous des rouges lavés dans la faible lumière...
Ces êtres longs, livides, sous les assauts du vent :
Avec leurs pieds tordus, leurs mains déchiquetées
Que cherchent-ils ? Que cherchent-ils vraiment ?

Car je sais de leurs peurs, je connais leur effroi
De ne trouver que sable, que soleil, que suroît
Que mers assassinées. Leurs présences toujours

Premiers poèmes I

Aux jours réitérés, mêlées de bruits vermeils...
Et leurs fausses collines : ronflements languissants
D'une ville oubliée, proscrite de l'Histoire !

Ainsi, je connais leurs voyages. Je connais
Cet exode incessant vers des contrées lointaines.
Je connais ce pays où les journées reviennent...
Et sur lesquelles les nuits et de hauts feux maudits
Dorment en cycles réguliers. Que cherchent-ils vraiment ?

Je la connais aussi : c'est une marche affreuse.
Toutes ces mers pénibles, ces grèves désertées
Où rien ne naît que la désolation... Cela aussi, je le connais.

Loin de l'herbe des prés, que cherchent-ils vraiment ?

48- Exode sur le sable (29)

Je ne suis pas sûr que tu existes
Neige longuement accumulée.
Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment
Derrière tes lisières fragiles :
Teintée du sang épais des machines huilées
Et rongée patiemment par des pluies d'océan...

Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment
À l'endroit même où il y a un instant
Je te foulais encore.
Déjà, mon passé s'est blotti sous mes pas
Et mes muscles se sont figés
Dispersant au lointain cette vaine patience
Pour une longue course accumulée.

Aucun signe, aucun signe, plus aucun souvenir !
Aurais-tu donc abandonné la cité tout entière ?
Seule une lune désormais s'est voilée
Sous les vapeurs froides des cheminées.

Premiers poèmes I

Et son front livide luit de cette blancheur
Solennelle et tristement énigmatique
Qui hier encore était tienne !

Neige anciennement disposée
Dans le silence de ton cadre de pierre
Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment.

94- Neige ancienne (23)

Jamais je n'ai été grand conquérant.
Toujours, mes jardins m'ont suffi
Cachés sous les toits d'une ville affreuse.

Or voici : mon jardin est un trésor
De mille plantes rassemblées.
De mille pensées camouflées sous des feuilles lointaines.
De cent mille pensées à chaque instant renouvelées.

Sous mes pas, j'ai trouvé cette fleur peureuse...
Elle était retranchée sous des frissons d'argent
Et sous les mouvements d'une herbe.
Agenouillé près d'elle, j'ai respiré son doux parfum
De tendre rosée. Et je l'ai bue des yeux : ses chauds pétales
Ses étamines de velours. Bue jusqu'à la racine.

J'ai bu aussi cet air qui l'environnait.
J'ai bu cet air qu'elle inhalait pour moi.
Buveur intarissable, j'ai bu le ciel
Et toute l'eau de ses brouillards !
Puis, présent en tous points de ce globe
J'ai su, tel un long fleuve impétueux
Submerger d'une vague son imagination.

Dès lors, j'entends cette forte voix qui gronde
Dans tous les recoins du ciel et de la terre.
Cette voix qui souffle et tempête à mes oreilles, et dit :

Premiers poèmes I

« Il faut avant tout vivre et travailler. »

Les paradis sont bien petits.

50- Le conquérant (25)



Couleurs de neige II, encres sur papier © Xavier Hiron, 1977

Seul bagage, seul habit d'écolier :
À moi mon arme, seule arme.
À moi cette lame blanche
Qui brisera le courant de la foule.
La pauvreté dans mon cœur épluché.

Voici mes pas racontés.
Mes pavés lourds et mes pluies ennuyées
Qui s'écoulent en larges ruisseaux.
Voici mes pas remontés.

Premiers poèmes I

Les rues déguisées, drapées de silence
Ou du seul cliquetis des crachins de l'automne.
Les rues civiles, les rues « Maréchal » :
Toutes ces rues entrelacées sur les peaux de la France !

Ah, la France, qui se nourrie et se prolonge
En bras de routes, en chemins de déroutes...
Et toutes ces rues, toutes ces routes
En tous points recommencées
Qui se vident du sang des labours de la terre.

Puis les bourgs. Les villages aussi.
Toutes ces forteresses de crainte
Que l'on doit faire céder, au soir
Avant qu'un froid ne roule un paysage.
Puis des villes encore : clôturées
Assises aux trônes des royaumes.
Villes, rondes infernales qui tournoient
Telle une grande roue infatigable.
Quel vertige à mon corps imprimé !

Voici mes pas remontés.
La pauvreté de mes haillons, aussi.
Voici tous mes voyages racontés.
Toutes mes croisades armées !
Car c'est mon corps semé
Dans la grisaille et l'uniformité.
Le pur chemin du troubadour.

51- En voyage (34)

Le jeu.
Le hasard et la chance.
La chance de la voir.
Le hasard de la perdre.
Le coup de dé fécond

Premiers poèmes I

Sur une terre hostile
Lorsqu'une lune écrit
Sur son grand tableau noir.

La pierre.
La sueur et l'aigreur.
L'aigreur du sang versé.
La saveur d'un visage.
Le défi sourd au jour
À ses badineries.
Puis la faux familière
Épure le récit...

L'éclair.
Le rire, la découverte.
La vision de lumière
Sous un rire angoissé.
L'approche, le sanctuaire.
Le doux reflet dans la rivière !
Puis cette lune efface
Jusqu'au grand tableau noir.

52- Le jeu, la chance (24)

J'ai délié une tresse. Elle a volé, là-haut
Libre comme la crinière des chevaux
En suivant le cortège rose des nuages.
Puis, le soir, essoufflée, elle s'est posée
Calmement sur l'épaule tranquille.

J'ai délié ces cheveux fous. Dans l'odeur d'une nuit
Je les ai aperçus, blottis, sous l'oreille attentive.
Je les ai caressés en appelant les mots anciens.
Et un sommeil, alors, a su s'appesantir.

Premiers poèmes I

Tes cheveux éparpillés sont les oreilles de ma main.
Ils vont dans l'air léger, curieux de toute nouvelle.
Tes cheveux, tel un organe vibrant offert à chaque couleur
Dansent vers tous les horizons... Puis s'effondrent !

À peine le vent se fait-il plus froid et plus statique un paysage.
À peine une ombre vient-elle assombrir le tableau
De ses gammes de sombres lumières : ma main, dès lors
S'attache à travailler ce lourd désordre, incrustant
Dans cette masse sombre les plumes d'un cygne blanc !

Pour l'amour d'une ligne, je crois
Que je délierais souvent la tresse de tes cheveux.

53- Le dénouement (20)

J'aurais dû discerner sur ton visage inquiet
Les murs qui m'ont guidé. Voir sur tes lèvres effilées
Le plissement pensif par la toile imprimé.
Et tes cheveux, aussi, froissés et libertins
Comme les vibrations des Derniers vers.
J'aurais pu m'immiscer de mon pas qui hésite
Par la brèche éclatante, la chaleur d'un quatrain.

Mais je n'ai su percer ton rire franc
Ni ta fontaine frémissante. Ni ne me suis approché
Patiemment d'Hortense, cette énigme aux bras nus.

Car j'ai osé courir sur mon seul arc-en-ciel
Pauvre et lointain. Et mes couleurs délavées
N'avaient pas la fraîcheur des clochettes des prés.
Ce soir, il est tard. Mais ma Saison n'expire pas encore.

Demain, je m'assiérai dans l'herbe qui verdit
Sous l'arbre silencieux. Je poserai ma main
En tremblant sur une pierre chaude : celle de la mémoire.

Premiers poèmes I

Puis je lirai, là-bas, du bleu, de la douceur
Et toute la fraîcheur des étoiles sonores... !

Sur mon visage d'homme s'affichera
Ce sourire donné aux confidences lointaines.
Et son faisceau, ainsi, brisera
La ligne franche d'un regard : l'hiver en moi cristallisé.

Quel tourbillon de rêves, alors, se lèvera
Et sur quel paysage ? Quelle course effrénée
Sous l'eau des voiles transparentes, m'apaisera ?
Pourquoi cette route sans retour
Qui dresse sa longue table blanche pour tant de festins ?
Pourquoi tant d'invités qu'un chapiteau relance ?
Pourquoi une route en forme de croix ?

57- Lire son destin (30)

Vinrent les temps
- ils sont encore si proches -
Où il fut établi l'irrévocable existence
D'une mère motrice, souterraine et cachée.
Un temps où son corps, bien que difforme
Enfin fut dévoilé. Un corps qui, d'un essor soudain
Se prit à combattre sa claire censure : la raison.

Dès lors, dans l'amas des armées qui avancent et reculent
L'homme vendange ça et là. Il vendange, allègre
L'inévitable moisson de son image nouvelle.
Sonder, toujours sonder et sonder encore !
Éclairer d'une jeune lumière la profonde perfide :
C'est l'improbable exploit demandé au poète !

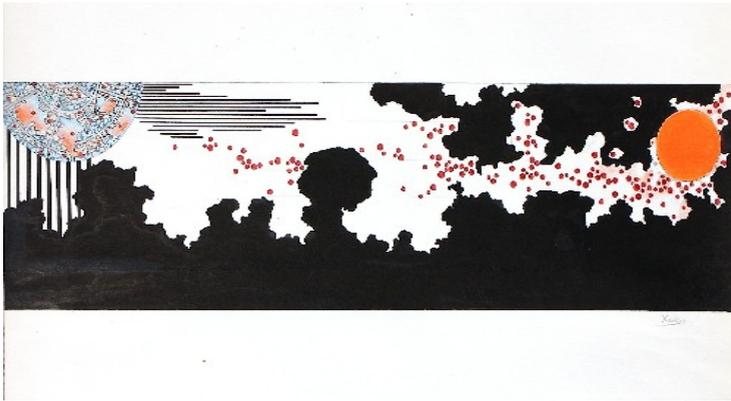
À Breton ou à d'autres d'étaler cette tâche.
Et de la distiller, de la faire s'enfler.
De la faire fructifier, de lui donner son or !
Révéler à l'enfant sa mère inconsolable
- cette riche mendicante -, oh, la vénérable entreprise... !

Premiers poèmes I

Mais de ses flots de perles submerger toute terre...
Étouffer tout esprit dans son souffle - ô folie ! -
Est-ce là un légitime combat ?

À cela je réponds : « Je veux garder ma paix. »

59- Introduction pour un surréaliste I (23)



Planète-ville, encre, feutres et crayons de couleur sur papier
© Xavier Hiron, vers 1986

Nasca, immobilité vécue :
Hantise de la terre au repos
Suspendue dans le temps.
Cette angoisse au travail
Prolongée chaque siècle.

Nasca, immobilité du vent
De la pluie et de la lumière.
Nasca, projetée par instants
En chaque point de ce globe
Dans tous les cerveaux.

Le temps, cycle divin.
Ou cercle malin des constellations

Premiers poèmes I

Tombées peu à peu sur la terre...
Le temps joue sa valse précise
Dans les calendriers humains.

Le temps, cet impassible artifice
Impose son effarement sur chaque lèvres
Dès lors qu'il rejoint en chaque minute
Le perpétuel absolu : cet élan irréel
Soudoyé dès le premier hiver
Par un peuple tremblant.

Offert à notre petitesse de vivant
- à cet instant informulable -
Tu me fais rire, hum, tu me fais bien rire !
Et je ris cette bêtise dans ton patient silence.
À notre échelle d'araignée, tu ne crains rien.

Mais c'est ton étendue glacée
Que tes bras diffusent, par devant, par derrière
Vers tous les rayons
Qui lance cet effroi sur nos corps d'héritiers de Nasca.
Car tu sais que le temps de demain
Est plus long que le temps d'hier.

Car pour nous, dans la pampa
Il est une dame gardienne du temps.

61- À Maria de Nasca (34)

Les graines semées sont écloses.
Mais la récolte nouvelle a séché
Appauvrie par le sol, délavée par le ciel.
Ou serait-ce cette eau qui se serait empoisonnée
Par quelque effet de vieillesse ou d'oubli volontaire ?

Mais le silence des montagnes n'en finit pas de vibrer
Cet écho d'une parole à demi murmurée.

Premiers poèmes I

Dans l'enclave chaude des pierres où s'agitent les ondes
Saurais-je un jour percer le vent puissant
D'une promesse sincère ?

65- Pour une amitié (10)

Haute mort. Haute mort de ce peuple.
Mort des enfants de la terre. Oh, de toute terre !
Mort des peuples d'affamés, orphelins de la boue.
Ils adorent encore une rose épineuse.

Haute mort. Haute mort des troupeaux.
Mort du bétail, ce carton égrené sur la plaine.
Oh, sur toutes les plaines de fusion ! Mort des herbes.
Las : ils dansent encore la saison des semailles !

Haute mort. Haute mort de la vigne.
Mort des nuits de fêtes. Oh, de toutes noces !
Mort des festins offerts à toute engeance émerveillée.
Ils allument encore de ces grands feux d'encens.

Haute mort. Haute mort de la plume.
Des écrits séculaires : enclos pour fables oubliées.
Oh, toutes les fables des pays familiers !
Ils enterrent encore les livres enchanteurs.

Basse mort. Basse mort de ce peuple.
Mort des enfants de la terre. Oh, de toute terre !
Mort des peuples de ventrus, orphelins des vergers.
Ils adorent encore le lys et le muguet.

Basse mort. Basse mort des troupeaux.
Mort du bétail. De la laine jaunie sur la plaine.
Oh, sur toutes les plaines appauvries où l'on a fait ripaille !
Et ils dansent encore les saisons d'épousailles.

Premiers poèmes I

Basse mort. Basse mort de la vigne.
Morts des nuits de fêtes. Oh, de toutes fêtes !
Mort de ce vin goûté au soir des clairs de lunes.
Ils allument encore de grands feux de chiffons.

Basse mort. Basse mort de la plume.
Des écrits séculaires : enclos pour fables oubliées.
Oh, leur préférera-t-on ces parodies criardes ?
Ils déterrent déjà de bien pesantes phrases.

Haute mort. Basse mort. Mort des peuples.
De la terre, des troupeaux, des vignes, des semailles.
Mort des plumes et des fables, des fêtes d'épousailles.
Mais vie : vie du poète et de l'amour bercé !

68- Litanie pour un peuple (36)

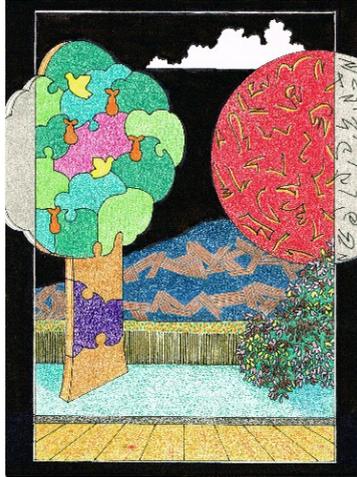
Toi, tu sauras le parfum des fleurs nouveau-nées
De l'herbe musicienne et du fruit tranchant.
Et tu ne vivras plus, près des montagnes fières
Que pour de hautes courses et toutes les promesses.

L'esprit comme un parfum des fleurs...
Comme un premier printemps que chauffe une chaleur.
Tout le jour, dans cette étuve des vallées
Elles voudront ouvrir chacune leur corolle
- leur précieuse couronne - au sucre des abeilles.
Puis elles viendront puiser cette force première
Telle une offrande rendue au pur labeur.
Tout le jour, sous une vague agitation
Elles viendront souffrir, pour se vider du jus de vie.
Pour que nous frémissions en leur douce venue
Sous leurs pas de velours...

Car toi, tu sauras le parfum des fleurs nouveau-nées
De l'herbe musicienne et du fruit tranchant.
Et tu ne vivras plus, près des montagnes fières

Que pour les hautes courses et toutes les promesses !

69- Le livre des promesses (19)



Scène de couleurs, encre et crayons de couleur sur papier
© Xavier Hiron, vers 1986

Pourtant, la terre ne vit pas.
Parce que nul ne l'a vue naître
La terre est immortelle.

Moi, j'aurais voulu polir le verre de ton image
Toutes tes formes distinguées sous des végétations.
J'aurais voulu travailler tes diamants oubliés.
Toutes ces pierres précieuses :
Ces larmes coulant sur ton visage de marbre !

Moi, j'aurais voulu polir le verre de ton visage.
Fardé de sable, tantôt. Et tantôt, de marne poudré
Jusqu'à lui donner la déclivité de mes tendres désirs.

Premiers poèmes I

Comme le vent, j'aurais été ce lent sculpteur.
Bien que privé de l'arme du temps
J'aurais su éroder de force et de patience
Toute l'immense vie que je veux te confier :
Toute ton âme révélée, ô terre-femme, ô terre-enfant !

Déjà, j'ai cru surprendre un souffle de plaisir
Tel un passage d'ombre sous la cuirasse du jour.
Tel un train vague de lumière
Un souffle, quelque part, a secoué la peau de la terre...

Pourtant, la terre ne vit pas.
Parce que nul ne l'a vue naître
La terre est immortelle.

71- Polir la terre (23)

On a perdu Vulcain
Cette force nécessaire et sa danse certaine
Dans un ciel imbécile où butine le hasard.
Comme une abeille de passage
Son vol trop vif, dans un vent de ténèbres
A bourdonné pourtant dans l'esprit d'un vieillard
Ayant jeté le doute sur l'univers entier.

Mais une forge étincelante au poids crépusculaire
Impose sa contrainte de feu et de fer
Aux yeux d'admiration, aux croyances fidèles.
Nous, nous aimions tant goûter ces matins clairs :
Tous ces éclats fermés et tombés sur la terre
Dans une chute de flammes ! Et là, devant cet appel
Nous, ses piêtres élèves, et lui, ce piêtre savant
Nous rêvions d'une suite cabalistique
De gros nuages gonflés aux plis mythologiques !

Dans notre ciel, et pour toujours
Était Vulcain, cet impossible forgeron

Premiers poèmes I

Au-delà des pensées...
Pourquoi a-t-on perdu Vulcain ?

72- On a perdu Vulcain (20)

Nuit : mais quelle est cette forme qui, à cette heure tardive
Retient ses lourdes voiles grises, retient son pas immatériel ?
Son irréalité clarté pour venir enfumer le caveau triste du poète ?
Et quel est donc ce pas qui, hésitant et toujours alangui
Revient du plus profond de la mort : sans pied, sans corps, sans tête ?
Rempli de nuit, rempli du doux rayon des ombres ?

Mais quelle est donc cette onde ? Et quelle, cette forme
Qui toujours chante, penchée sur une lyre ? Pourtant
Ni sa voix ni ses murmures ne se reconnaissent sous le verger.
Mais seulement ceux taciturnes d'un feuillage...
Car lorsqu'on s'est longtemps bercé au long silence des cerveaux
Seul, assis sur une mousse séchée, l'on devine parfois
Derrière le vide bariolé, un écho singulier - cet écho de clarté -
Et qui ici revient pour rafraîchir nos crânes froids !

Mais qui pleurer, alors ? Comment cacher sa joie ?
Comme un être tremblant d'une seconde naissance
Cette ombre marche vers nous avec empressement
Jetant son cœur de jeune amante dans les plis sombres de la nuit.
Et au-delà des plus secrètes noirceurs, lentement
Elle revient s'allonger là. Puis, telle une forme longue et sculptée
Elle couvre nos âmes de gaieté, dans cette nuit de marbre gris.

Mais quelle est cette forme que nul ne sait aimer
Et qui revient hanter le caveau sombre du poète ?

73- La muse au cimetière (23)

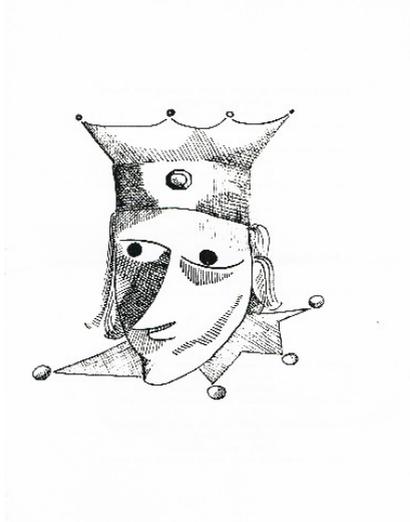
Premiers poèmes I

Je ne distingue plus
Parmi le sens et la mémoire du monde qui sont miens
Ce qui est fleur, culture de ma pensée
De ce qui est débris d'une imagination de verre.

Je ne sais plus, sous ce fatras de plantes fragiles
Vers quelle image orienter ma confiance.
Et mon œil n'est plus fixe.

Non, je ne distingue plus
Parmi le sens et la mémoire du monde qui sont miens
Ce qui est roi, tyran de ma pensée
De ce qui est vapeur d'une vision de prince.

74- Vision de prince (11)



Le prince, encre sur papier © Xavier Hiron, vers 1978

Du fond de ma naissance
J'apporterai demain

Premiers poèmes I

À tout mon corps le cri
De mes fières souffrances
Pour combattre toujours
Au-delà de ce jour
La nuit et ses remords.

Du fond de la noirceur
Offerte à cet éblouissant éclat de vie.
Du fond de la chaleur de ce ventre affolé
Où se façonnèrent mes membres
Je voudrais rassembler ma profonde mémoire
Et toutes ses réminiscences.

Et quel heureux effort
Que de tendre son passé
Dans sa tête obscurcie !
Que de poser ses gestes mûrs
Sur des actes de certitude
Hors des chemins tracés !

Me faire, me faire
Et vaincre les portes de l'avenir !
C'est le sens de tout mon tremblement
- ma demande implorée -.
Et c'est l'espoir, aussi
Que mes mains charrient
En touchant toute chose !

Du fond de ma naissance
J'apporterai demain
À tout mon corps le cri
De mes fières souffrances
Pour combattre toujours
Au-delà de ce jour
La nuit et ses remords.

75- Du fond de ma naissance (33)

Premiers poèmes I

La mort a posé ses trois boules d'orage.
Elle a roulé ses bruits sur la roche stérile
Et la faune et la flore ont paru se terrer.

Les vigies criaient haut par-dessus les demeures !
Les hommes ont posé leurs lances, leurs glaives d'or.
Et nus, ils dansaient, descendant vers la plaine
Où couraient les clameurs languissantes de l'eau.

Sur la rive les femmes, tels de grands chœurs, chantaient.
Leurs douces voix de cygnes dans le soir ont pleuré
Ainsi que des lueurs de flambeaux allumés...
Son visage un peu raide, grandi par le repos

Mais son corps alourdi par sa cuirasse sombre
C'était du plomb ardent ! La barque funéraire
En son centre captait tout le grand jour blafard
En pesant sur chaque œil, sur le froid horizon.

Puis vinrent les trois frères : le prêtre au grand collier
De jade. Le général, marchant sur des peaux étoilées
Un casque sous le bras, agitant son plumet...
Puis l'aîné, le consul, tout habit qui flottait.

Car ceux-là étaient graves, et le fleuve glissait.
Bientôt la barque prit ce courant qui allait
Et l'on ne donna plus qu'un regard au noyé.
Un bruit des bouches vides sur la roche roulait...

Et la mort a repris ses trois boules d'orage.
Lorsqu'elle eut libéré le son de nos dérives
Et la faune et la flore ont paru s'éveiller.

78- Cérémonie (26)

J'eus cette vision, un soir
Quand l'astre ne brillait plus pour personne.

Premiers poèmes I

J'eus cette vision d'une ville babylonienne
Accrochée tel un nid d'aigles affreux
Sur un piton rocheux.

Là, des aiglons pusillanimes et aveugles
Se disputaient des festins appauvris
De nourritures empuanties.

Il y avait pourtant, parmi eux, batailleurs
Cet oisillon plus faible que tant de combats fatiguaient.
Lui, il se penchait parfois par-dessus les remparts
De cette formidable enceinte de granit.

Et il considérait le vide profond :
Cet immense inconnu d'où voguaient lentement
Toutes les ténèbres du soir
Que ses frères tapageurs négligeaient d'admirer.

J'eus cette vision, un soir
D'une ville flottante, cernée de désespoir.
Au matin, j'en trouvais les limites.
Alors, elles s'ouvrirent pour moi, lourdement.
Et lorsque je sombrais parmi les brumes saumâtres
Qui entouraient d'ouate fine ce nid sale d'aiglons
Oui, enfin, je dansais autour des saintes crasses !

81- Une ville babylonienne (23)

Peut-être existe-t-il une ville princière
Perdue au-delà des prisons de nuages ?
Ou d'autres lieux paisibles qui couleraient
Tranquilles, sous un soleil laqué ? Une ville
Purifiée par une onde enfantine et touchante ?

De ces plaines ouvertes et peuplées de figures ?
De ces formes soumises aux vœux d'une nature ?
Des vallons simplement inclinés sous nos pieds ?

Premiers poèmes I

De ces rochers timides, lancés à l'assaut des nuées
À jamais libres : ô roches fissurées d'amour !

Et des pluies, encore ? De longues pluies versées
D'un immense creuset d'où s'arrose l'albâtre ?
Une fraîche demeure pour nos deux corps discrets ?

Peut-être existes-tu, ô ville sans rempart
Et sans porte à cerner ? Sans atmosphère sèche :
Tel un lieu immuable où l'on voudrait rester ?

82- Une ville princière (16)

Où sont vos corps anciens
Qui voltigeaient - je m'en souviens -
Sous des voiles légères ?
Pourquoi vos visages si maigres
Aux masques longs et noir d'ébène ?

Mais non, vous n'êtes que des murs.
De froids et sombres murs
Qui frôlez d'autres murs :
Pâles dans votre criante nudité.
En labyrinthes vous bâtissez
Honteux de votre nom gravé
Sur les marbres antiques.

Vous habillez ainsi votre noble langueur
De manteaux bariolés. Et d'exubérantes couleurs
Vos parades : ô luxes lâches et immobiles !

Où sont vos corps anciens
Qui voltigeaient - je m'en souviens -
Sous des voiles légères ?

84- Les murs (14)

Premiers poèmes I

Écoute :

N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau
Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?

Pourquoi se lève-t-il, par-delà les plaines
Une si vaste usure au-delà des collines ?
Cette usure solennelle du vent
Qui chanterait son chant d'oiseau usé ?

Mais il n'est pas, dit-on
D'herbe plus verte que celle-ci.
Se serait-on trompé en écoutant les chutes d'eau ?

Écoute :

N'est-ce pas le chant triste d'un oiseau
Tendrement posé sur l'épaule d'un arbre ?

85- Un chant (13)



Falaises et lune, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1990